N° 26. SAMEDI 12 FÉVRIER 1831. IIe ANNÉE.

L'ORGANISATEUR,

JOURNAL

DE LA DOCTRINE SAINT-SIMONIENNE,

PRIX
DE L'ABONNEMENT :
25 fr. pour l'année ;
13 fr. pour six mois ,
7 fr. pour trois mois.

Paraît une fois par semaine.

ON S'ABONNE
Au bureau du Journal, rue Monsigny, n° 6, près le passage Choiseul ;
Et chez Éverat, rue du Cadran, n° 16.

Toutes les institutions sociales doivent avoir pour but l'amélioration du sort moral, physique et intellectuel de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre.

Tous les priviléges de la naissance, sans exception, seront abolis.
A chacun selon sa capacité; à chaque capacité selon ses œuvres.

ÉLECTIONS.

LES PÈRES SUPRÊMES, BAZARD-ENFANTIN, représentés par O. RODRIGUES, membre du Collége ;

Le COLLÉGE, par Ch. DUVEYRIER et J. LECHEVALIER, membres du collége, directeurs du second degré ;

Tous les membres du *second degré;*

Talabot et *Lambert*, membres du second degré, directeurs du troisième degré ;

Tous les membres du troisième degré ;

Simon et *Olivier*, membres du second degré, directeurs du degré préparatoire ;

Tous les membres du degré préparatoire.

SONT PRÉSENS :

Duguet et Furster, membres du troisième degré, sont appelés à la direction du degré préparatoire ; Olivier restant chargé de la haute surveillance du degré, et Simon, attaché aux enseignemens publics, à Paris, et à Versailles.

Husson déjà élu membre du troisième degré, confirmé.

Massol, Ribes jeune, Reymond, Cazeaux jeune, Boussonnel, Cavelle, Courtet, Benoist, élus membres du troisième degré.

Après l'élection, le père Rodrigues dit :

Au nom de DIEU et de SAINT-SIMON,

Au nom des PÈRES SUPRÊMES de la Religion nouvelle, qu'en leur absence, et en ce moment solennel, je représente par une élection spéciale,

Mes fils, vous tous enfans de SAINT-SIMON, écoutez :

Je viens, après un long silence, faire entendre au milieu de vous cette voix qui, du lit de SAINT-SIMON

mourant, s'écria, appela vos pères, vous appela donc tous, à recueillir l'héritage du nouvel évangile, de l'évangile définitif.

Depuis le jour à jamais mémorable où, m'identifiant avec l'inspiration créatrice de ceux qui furent mes fils et que je me réjouis aujourd'hui d'appeler mes pères, je vins, pour rendre A CHACUN SUIVANT SA CAPACITÉ, et A CHAQUE CAPACITÉ SELON SES ŒUVRES, proclamer, en face de la famille naissante de SAINT-SIMON, l'autorité de ceux qui la gouvernent aujourd'hui par un admirable concert d'amour, d'intelligence et d'efforts, de ceux qui, fidèles au progrès, continuent SAINT-SIMON plus glorieusement encore qu'il ne m'avait été donné de le faire; depuis ce jour où fut visible pour tous la constitution de notre sainte hiérarchie, vous ne m'aviez pas vu prendre une part extérieure à vos travaux. Renfermé, en quelque sorte, au fond du sanctuaire, je crus un instant que ma mission d'APÔTRE était finie; et dépositaire de la *tradition* sacrée, que vieillissaient chaque jour nos rapides progrès, mêlant çà et là mon *esprit* aux élaborations *dogmatiques* de nos pères communs, je ne paraissais plus dans vos assemblées que muet comme un monument du *passé*, ne rompant le silence que pour dire et redire sans cesse les dernières paroles du Révélateur. Ce sublime *fétichisme* me semblait désormais suffire à ma destinée.

Cette illusion, cette faiblesse ne pouvaient être d'une longue durée. Gloire à ceux qui furent mes fils et qui sont mes pères, ils n'ont jamais douté de mon *avenir*, ils m'en parlaient sans cesse quand je ne voyais que mon *passé!*

Ils ont dit; et voici que reprenant la parole et la mission d'apôtre, je m'apprête à remplir dignement la place où ils m'ont appelé, où vous me voyez toujours assis, le plus près d'eux.

Ecoutez-moi donc, mes fils, et vous surtout dont ce jour est plus particulièrement la fête, qui venez de recevoir la vie Saint-Simonienne, après laquelle vous soupiriez ardemment.

Au nom des PÈRES SUPRÊMES de la religion Saint-Simonienne, je bénis votre entrée au sein de la famille universelle.

Notre parole a retenti dans ce monde que vous habitiez, et vous êtes accourus, guidés par une secrète sympathie qui vous avertissait qu'ici était la vie, l'espérance.

Soyez bénis!

Vous avez comparé notre foi vive avec le scepticisme qui désséchait votre âme;

Vous nous avez vus grandir devant vous, sous toutes les formes que l'état du monde que nous avons à convertir, pouvait comporter,

Par les prédications, les enseignemens, les publications multipliées, les missions (et celle de mon frère Margerin s'annonce sous de glorieux auspices);

Par le toit même qui nous couvre, hier nous apparaissant vaste et brillant, et me semblant déjà ne plus suffire au développement de notre cité progressive;

Enfin par les élections de plus en plus fréquentes aux divers degrés de la hiérarchie.

Réjouissez-vous, mes fils, nouveaux-nés en SAINT-SIMON; réjouissons-nous tous, aucune élection n'a encore simultanément donné la vie Saint-Simonienne à un si grand nombre de néophytes.

Réjouissons-nous doublement, puisque nous voyons ainsi s'approcher les conversions nombreuses, les conversions vraiment populaires, qui rendront éclatante aux yeux les moins ouverts la venue de SAINT-SIMON.

Nouveaux enfans de SAINT-SIMON, APPELÉS, vous avez mérité d'être ÉLUS;

Soyez bénis: l'espérance vous est rendue.

Désormais vous aimez et vous êtes aimés. DIEU EST EN VOUS, comme il est HORS DE VOUS: vous VIVEZ.

Le doute et la contradiction désolaient votre *esprit;* et maintenant vous *connaissez* la vie, qui n'était pour vous que ténèbres: VOUS CONNAISSEZ DIEU.

Votre *chair*, méprisée dans ses actes, condamnée dans ses joies, est réhabilitée: VOUS PRATIQUEZ DIEU.

Mes fils, en entrant parmi nous, vous nous apportez les trésors de votre amour, de votre intelligence, de votre force. Désormais la partie de vous-même que le monde qui n'est pas Saint-Simonien retient engagée à divers titres, ne saurait s'étendre. Vous devez à SAINT-SIMON tout ce que votre amour, votre intelligence, votre force développeront de nouveau en vous. — Mais vivez avec ce monde qui ne nous aime pas encore, de manière à le frapper par le changement opéré en vous, et à lui donner le désir de se convertir. Qu'avec un entier dévoûment à la doctrine, le calme et la joie de votre ame excitent sa sollicitude; et si, ne trouvant pas encore au milieu de nous tout ce que doit un jour donner légitimement la vie Saint-Simonienne, vous acceptez encore du monde extérieur des joies, des satisfactions que la doctrine ne tardera pas à prodiguer à tous ses enfans, que jamais du moins on ne puisse méconnaître le caractère d'aucun de vos actes; que l'homme nouveau soit toujours à sa place, même lorsqu'il transige avec l'homme ancien; que jamais on ne voie, au lieu d'une *transaction* justifiable, une *contradiction* fondamentale avec la foi que nous vous avons donnée. Cette foi, vous le savez, vous ordonne d'abolir tous les priviléges de la naissance, de rendre à chacun suivant sa capacité, de faire cesser l'exploitation du faible par le fort, et d'associer la femme à l'homme.

Mes fils, que votre confiance en vos pères, que vos épanchemens avec vos frères soient illimités. — Gardez-vous de distinguer les devoirs et les intérêts dans la DOCTRINE, des devoirs et des intérêts que vous avez conservés dans le MONDE.

Vos pères doivent connaître votre vie ENTIÈRE, pour vous

guider même dans ces transactions avec le monde, dont je parlais à l'instant; vos frères veulent vous aimer comme VOUS ÊTES réellement, et non pas seulement dans votre *avenir*. — A cette condition vous jouirez de toutes les douceurs que SAINT-SIMON peut aujourd'hui donner à ses enfans.

Et qui pourrait vous arrêter dans cette effusion, témoignage sacré d'une invincible résolution? Vos frères, vos pères, ne sont-ils pas tous, plus ou moins, dans la même position que vous? Ne nous reste-t-il donc du vieux monde ni joies ni tendresses? Ne sommes-nous pas tous aujourd'hui, membres aimés et aimans, de deux familles? Mais nous aspirons, pour remplir notre tâche, tout en satisfaisant les besoins de nos cœurs, à consacrer chaque jour une partie plus grande de notre activité à l'édification, au progrès de la famille universelle à laquelle SAINT-SIMON nous a tous engendrés.

Mes fils de tous les degrés, SAINT-SIMON nous a lancés dans une immense carrière, où, sans pouvoir être vaincus, sans opprimer jamais, nous devons nous attendre à payer nos triomphes et nos joies par de rudes épreuves; pour les surmonter soyons donc forts de tous les liens que peuvent établir entre nous une confiance et un amour sans bornes.

Mes fils de tous les degrés, ce jour est encore un jour de victoire.

Au nom de DIEU, de SAINT-SIMON et de vos PÈRES SUPRÊMES, je vous bénis.

LA RELIGION NOUVELLE DE M. OWEN.

Un disciple de SAINT-SIMON, dans un voyage qu'il a fait il y a peu de temps en Angleterre, s'est mis en rapport avec quelques-uns des disciples de M. Owen et avec M. Owen lui-même. Ce philanthrope lui a communiqué la pièce suivante, comme présentant l'exposé le plus neuf de son système.

La NOUVELLE RELIGION ou lien universel d'unité, d'affection et de confiance, déduite de faits incontestables, destinée à calmer l'agitation présente, à dissiper la confusion des esprits, et à les délivrer, par un système *préventif*, du mal moral et physique.

---

§ I. FAITS SUR LESQUELS CETTE RELIGION EST FONDÉE.

1°. L'expérience a maintenant démontré que l'homme est forcé, *par la nature même de son organisation*, à recevoir ses *convictions* et ses *sentimens*, indépendamment de *sa propre volonté*.

2°. Ses *convictions* et ses *sentimens* produisent sa volonté.

3°. Ses *convictions*, ses *sentimens* et sa volonté le poussent à agir et déterminent tous ses actes.

4°. Il est, par sa nature, un *être complexe*, résultant de son organisation primitive, telle qu'elle est au moment de sa naissance, et des influences exercées par le monde extérieur sur cette organisation depuis le moment de la naissance.

5°. L'organisation primitive peut être transformée en une individualité très *supérieure* ou très *inférieure*, par les qualités et le caractère des influences extérieures qui peuvent agir depuis le moment de la naissance sur l'organisation primitive.

§ II. PROFESSION DE FOI DE LA RELIGION NOUVELLE.

Je crois,

1° Que c'est le devoir le plus élevé que l'homme puisse accomplir à l'égard de lui-même et de ses semblables, que d'acquérir la connaissance des circonstances extérieures qui produisent le *bien* et de celles qui produisent le *mal* pour le genre humain, et de déployer tout son pouvoir, afin d'éloigner les premières et de multiplier les secondes autour de ses semblables et de lui-même;

2° Que cette connaissance précieuse, de même que la conquête de toute vérité, ne peut s'obtenir que par une investigation exacte, patiente et impartiale des *faits*, tels que nous les offre la nature;

3° Que tous les faits maintenant connus de l'homme indiquent qu'il y a une cause intérieure ou extérieure de toutes les existences, par le fait même de leur existence; mais que nous ne connaissons encore aucun fait qui montre ce *qu'est* cette cause, ou ce que sont ses qualités essentielles;

4° Que tout culte rituel d'une *cause* dont les qualités sont *inconnues*, résultant de l'ignorance, ne peut être d'aucune utilité, et qu'il sera impossible de transformer les hommes en êtres raisonnables, aussi long-temps qu'un pareil culte n'aura pas cessé;

5° Que l'homme ne pourra jamais atteindre un état de félicité supérieure et permanente, tant qu'il ne sera pas entouré des circonstances extérieures les plus propres à lui inspirer une charité pure et une affection sincère pour tous ceux de son espèce, et d'une disposition miséricordieuse pour tout ce qui a vie;

6° Que ces principes et ces sentimens ne pourront jamais être pratiqués sous l'empire des institutions sociales

actuelles, institutions qui reposent sur la supposition erronée que l'homme forme ses convictions et ses sentimens par *sa volonté*, et qu'il en est par conséquent responsable devant ses semblables;

7° Que sous l'empire d'autres institutions, conformes aux faits sur lesquels cette nouvelle religion est fondée, ces principes et ces dispositions élevées peuvent être successivement transmis à la race humaine tout entière, sans qu'il y ait à craindre d'échouer dans un seul cas, et sans être obligé de recourir au dogme erroné et fictif de la responsabilité individuelle;

§ III. PRINCIPES PRATIQUES ET CONSÉQUENCES DE CES PRINCIPES.

Je crois :

8. Qu'il y a six branches de connaissances qui doivent être profondément cultivées, soit sous le rapport théorique, soit sous le rapport pratique, avant que les *hautes institutions*, mentionnées dans l'article précédent, puissent être fondées.

1° Une connaissance des lois de la nature humaine, déduite de faits incontestables.

2° Une connaissance des meilleurs procédés pour produire en abondance les denrées de première nécessité et les douceurs de la vie.

3° La connaissance du meilleur mode de distribuer ces produits, pour le plus grand avantage de tous.

4° La connaissance de la meilleure *théorie* et de la meilleure *pratique* pour créer les circonstances extérieures les plus propres à conduire l'*enfance* à une *maturité* forte.

5° Une connaissance de la meilleure *théorie* et de la meilleure *pratique* pour gouverner l'homme comme un membre de la grande famille humaine.

6° Une connaissance de la meilleure *théorie* et de la meilleure *pratique* pour unir en un système général les cinq branches précédentes de la science sociale, afin de produire pour tous la plus grande somme de jouissances avec la moindre somme de souffrances possible.

9. Que l'époque de la réalisation de cette haute et importante combinaison scientifique est maintenant très-proche.

10. Que les gouvernemens existans sentiront bientôt la nécessité, dans l'intérêt même de leur conservation, d'adopter ces principes, afin d'échapper à l'anarchie et à la ruine.

11. Qu'aucun pouvoir humain n'est maintenant capable de résister, avec succès, à l'influence des circonstances extérieures qui, aujourd'hui, commandent ce vaste changement dans les destinées de l'espèce humaine.

12. Que ce changement détruira le système actuel de lutte et de concurrence individuelle dans le monde, et introduira un système social dans lequel la lutte et la concurrence auront cessé d'exister, dans lequel tous seront élevés dès l'enfance, uniquement pour la fin de travailler au bonheur de chacun.

13. Qu'avant que ce système puisse être commencé avec succès, il faut qu'un nombre suffisant d'individus aient été formés à l'art de le réduire en pratique. Ils doivent être doués de patience et de persévérance, afin de surmonter tous les obstacles que les préjugés opposeront à leur progrès; par-dessus tout ils doivent être unis dans tous leurs sentimens, avoir mutuellement confiance dans leurs intentions, et particulièrement dans les intentions de ceux qu'ils pourront choisir, afin de diriger et de surveiller la réalisation de cette grande œuvre.

Apprécions du point de vue Saint-Simonien les aphorismes de M. Owen. Evidemment ils contiennent une critique souvent juste du christianisme; ils présentent aussi quelques-unes des bases sur lesquelles devra reposer la religion nouvelle; mais il n'y a pas là *une religion nouvelle*.

Examinons d'abord le premier paragraphe. Il revient dans son entier à nier complétement le *libre arbitre* de l'homme, pour le rendre esclave de la *nécessité*, à le dépouiller de toute spontanéité, et par conséquent de toute *moralité*, afin de ne voir en lui qu'un *effet* du monde extérieur, qu'un être purement *passif*. Ce principe est directement l'opposé de celui que le christianisme tendait à faire prévaloir; car suivant le dogme chrétien, le développement de la vie consistait dans la victoire continuelle de *l'ame* sur le *corps*, du monde intérieur sur le monde extérieur; aussi ce principe a-t-il été l'arme commune des adversaires du *christianisme*, des prédécesseurs de M. Owen.

Je dis des *adversaires du christianisme*, car c'est là ce qui établit une ligne de démarcation tranchée entre les *protestans* et les *philosophes* proprement dits. Les uns et les autres ont bien été des hommes progressifs, puisqu'ils combattaient l'ancienne institution religieuse. Mais les protestans, pour attaquer l'Eglise, se plaçaient sur le terrain même de l'ancien dogme, et c'était en lui reprochant les inconséquences inévitables dont elle avait nécessairement dû se rendre coupable envers ce dogme incomplet, qu'ils s'efforçaient de se débarrasser de son joug. Au moment même où l'humanité cherchait à se soustraire au régime ascétique du christianisme, pour faire un retour vers la vie matérielle, c'était par une espèce de guerre de *chicane* contre ses oppresseurs qu'elle commençait la lutte; elle leur reprochait d'être infidèles à leurs propres doctrines, et, pour leur faire honte, se préci-

pitait elle-même jusque dans le sein de l'absurde auquel conduit naturellement le principe chrétien, comme toute vue incomplète de l'humanité, lorsqu'on la pousse à ses dernières conséquences.

Mais lorsque les protestans eurent suffisamment ébranlé l'autorité de l'Eglise, en la convainquant d'inconséquence, et en soutenant leur démonstration par le secours de la force matérielle, les philosophes vinrent, qui, enhardis par ce succès, ne craignirent pas d'attaquer l'Eglise de front en niant le principe abstrait sur lequel sa doctrine était fondée, et en lui opposant le principe abstrait contraire. Descartes, Spinosa, montrèrent d'une manière générale l'influence du monde extérieur sur le développement de notre vie, et commencèrent ainsi à ébranler le dogme d'une *responsabilité absolue* que le christianisme faisait peser sur chaque homme. Montesquieu, Cabanis, continuèrent et précisèrent ce travail; l'un s'attacha plus particulièrement à faire sentir l'influence du climat sur le développement des sociétés; l'autre, en consacrant un long ouvrage à décrire l'*influence du physique sur le moral de l'homme*, porta un coup encore plus sensible au *spiritualisme* chrétien. Enfin Helvétius, en proclamant l'égalité originelle des *capacités*, en attribuant les diversités qui distinguent les hommes uniquement à l'influence des circonstances extérieures sous l'empire desquelles ils grandissent, reproduisit la même doctrine sous un nouvel aspect.

Nous avons déjà tant de fois exprimé notre opinion sur les travaux des philosophes matérialistes, que nous pouvons nous contenter de la rappeler ici en peu de mots. En présence du christianisme, ces travaux ont été d'une immense utilité, pour arracher l'esprit humain au mysticisme, pour rendre à l'étude des sciences physiques, à la culture de l'industrie, l'importance qui leur était due; mais la doctrine matérialiste, en *mécanisant* l'homme, tend évidemment à le dépouiller de toute moralité, à détruire par conséquent les sentimens même qui sont la base de la société, toute confiance, toute estime, tout amour.

Quoi qu'il en soit, pour revenir à M. Owen, il doit nous suffire de constater que le principe dont il veut faire la base de sa religion est le même sur lequel s'est fondée toute la philosophie matérialiste, et qui n'a pu la préserver de sa chute finale. Ce principe, en effet, conduit à une pratique sociale incomplète; car s'il permet à M. Owen de reconnaître qu'il y a parmi les hommes des *supérieurs* et des *inférieurs*, comme cette *supériorité* et cette *infériorité* ne sont, conformément à son système, que le résultat d'influences *extérieures*, elles ne doivent constituer au profit des individus qui les possèdent, ni différence de mérite, ni différence de droit, ni différence d'affection, ni différence de récompense. Aussi la loi des communautés fondées par M. Owen a-t-elle toujours été l'*égalité des droits*, sans acception de sexe ni de condition, et la *proportionalité des devoirs*, en raison de la conformation physique et intellectuelle; c'était proclamer la première moitié du précepte SAINT-SIMONIEN, A CHACUN SUIVANT SA CAPACITÉ; c'était nier la seconde moitié, A CHACUN SELON SES ŒUVRES. Aussi, à cause de cette omission, les tentatives d'organisation de M. Owen sont-elles restées sans succès.

Quant à nous, disciples de SAINT-SIMON, nous ne sommes ni avec les spiritualistes exclusifs, ni avec les matérialistes exclusifs; nous ne concevons ni l'existence de l'homme, indépendamment de celle du monde extérieur, ni la vie du monde extérieur, indépendamment de celle de l'homme; nous croyons qu'il y a incessamment action et réaction du monde sur l'homme, et de l'homme sur le monde; que cette relation harmonieuse est précisément ce qui constitue la VIE, ou ce qui pour nous est la même chose, la condition du *progrès;* dans l'ordre politique, par conséquent, nous croyons que l'individu reste stationnaire, si la société ne le place pas dans des circonstances favorables à son développement; et que la société, à son tour, se condamne au dépérissement, si elle ne tient pas compte aux individus des efforts inégaux qu'ils font pour s'améliorer; c'est pourquoi nous répétons sans cesse :

A CHACUN SUIVANT SA CAPACITÉ

et

A CHACUN SUIVANT SES ŒUVRES.

Poursuivons l'examen de la *religion nouvelle*; et d'abord remarquons que la même tendance *matérialiste* que nous avons signalée tout à l'heure continue à se manifester dans les deux derniers paragraphes. En effet, c'est uniquement avec le secours des *circonstances extérieures* que M. Owen prétend assurer le bonheur de la société, (§ II, 1.) C'est encore uniquement à l'aide de ces mêmes circonstances qu'il prétend accomplir l'éducation des individus, (§ III, 4). Son antipathie pour le dogme chrétien lui fait oublier ce qu'il y avait de profondément vrai dans ce dogme; savoir que l'individu a puissance d'agir sur le monde extérieur, d'en faire naître les diverses circonstances, et de modifier ainsi dans une mesure indéfinie l'INFLUENCE que ce monde exerce sur son développement.

Mais à part même ce défaut dont toute la conception de M. Owen est entachée, il est clair que nous trouvons dans sa profession de foi le simple *énoncé* d'un problème, mais non point une *solution*.

Ainsi M. Owen donne pour base à la religion nouvelle la *connaissance des lois de la nature humaine, déduite de faits incontestables;* or nous sommes tout prêts à admettre avec lui que la religion nouvelle a besoin de cette base, sauf à nous entendre au besoin sur la véritable valeur de ces mots : *déduite de faits incontestables;* mais encore eût-il été bon de nous dire quelle était cette loi; or c'est ce que M. Owen n'a pas fait, et nous devrions regretter son

silence, si nous n'avions pas d'ailleurs appris de SAINT-SIMON *: que la loi de l'humanité est le progrès vers l'association universelle sous le triple rapport des sentimens, des intérêts et des idées.*

Si M. Owen avait eu la révélation de cette loi, il se serait bien gardé de se mettre en contradiction avec l'autorité même de ces *faits* dont il invoque si instamment le témoignage; en présence du phénomène historique qui domine tous les autres, c'est-à-dire *l'existence constante d'une institution religieuse dans tout le développement de l'humanité*, il n'aurait pas affirmé qu'une pareille institution ne se reproduirait plus dans l'avenir. Mais il aurait observé que comme la société est progressive, l'institution religieuse, qui toujours la résume et la domine, est progressive elle-même; que toujours elle se formule de manière à satisfaire les nouveaux besoins qu'elle-même révèle à l'humanité; et il en aurait conclu qu'au dogme et au culte chrétien devait succéder aujourd'hui un nouveau dogme, un nouveau culte plus parfait que l'ancien. Pour cela, il est vrai, il eût encore fallu que M. Owen n'allât pas se lancer, avec les métaphysiciens, dans des discussions stériles et insolubles sur la nature des *causes*, c'est-à-dire de l'essence des êtres considérés *en eux-mêmes*, et indépendamment des rapports par lesquels ils se manifestent à nous; ces mystiques investigations, nées de l'abus du spiritualisme chrétien (et ici que M. Owen ne s'étonne pas si nous l'accusions de *spiritualisme*, après l'avoir accusé de *matérialisme*; ces deux abîmes se touchent, et l'on tombe souvent dans l'un en sortant de l'autre); ces mystiques investigations, disons-nous, n'ont jamais eu d'autre utilité que de discréditer le dogme même qui les avait enfantées, et n'ont, du reste, jamais porté aucun fruit social. Mais pour concevoir la religion de l'avenir, M. Owen aurait dû, avec tous les hommes religieux, se pénétrer de la sublime harmonie qui anime l'univers; et, avec eux, il se serait écrié: DIEU EST CELUI QUI EST. Or l'humanité, limitée dans ses facultés, ne peut comprendre que successivement, quoique toujours d'une manière de plus en plus large, l'ÊTRE ABSOLU; c'est pourquoi elle est obligée de le caractériser à chaque époque, par ce qui en LUI l'intéresse le plus elle-même, c'est-à dire par l'*avenir* prochain que ses désirs lui révèlent, par les rapports qui doivent ÊTRE entre *elle* et ce qui l'*entoure*. Lors qu'*un peuple* aspire à la CONQUÊTE du *monde*, DIEU est JUPITER FOUDROYANT les TITANS. Lorsque la classe *pauvre et opprimée* cherche à s'affranchir par l'ASCETISME, du joug de la classe *puissante et oppressive*, DIEU est le *pur esprit* RELÉGUANT les anges rebelles au sein des pompes et des tortures de la *matière*. Enfin, lorsque l'humanité, désormais transformée en une seule famille, désire par un religieux *commerce* avec le monde extérieur, en l'améliorant sans cesse et s'améliorant par lui, commencer une carrière indéfinie de progrès MORAL, *industriel* et *scientifique*; alors DIEU, CELUI QUI EST, se manifeste *en nous* par l'AMOUR, l'*intelligence* et la *force*; dans le monde extérieur par la BEAUTÉ, l'*ordre* et la *richesse*; il est pour nous la TOUTE HARMONIE, la *toute science*, la *toute industrie*.

Ne connaissant pas la loi du développement de l'humnaité, c'est-à-dire la *perfectibilité* dans la triple direction morale, scientifique, industrielle; n'appréciant pas la valeur civilisatrice des religions du passés, qui toutes ont été, chacune en leur temps, les initiatrices du *progrès*, parce qu'elles établissaient le lien de l'homme avec l'humanité et de l'humanité avec le monde extérieur, déclarant qu'*il serait impossible de transformer les hommes en créatures raisonnables aussi long-temps qu'un culte religieux subsisterait*, M. Owen s'est ainsi constitué en révolte ouverte contre tout le *passé* et par là même il a été conduit à repousser loin de lui tout l'*avenir*; cela était inévitable, car l'*avenir* est le fils du *passé*. Ennemi de toutes nos *traditions*, il a dû répudier toutes nos *espérances*; il a pris pour théâtre de ses tentatives d'organisation, d'abord une vallée solitaire de l'Ecosse, puis un territoire encore en friche du Nouveau Monde, aussi loin que possible du contact de cette civilisation qui, à ses yeux, avait été pour l'homme une cause de corruption. Il a rejeté l'héritage des générations passées, dont le désordre momentané en dissimulait la richesse à ses yeux; il a voulu tout tirer de lui-même; cette témérité généreuse, mais aveugle, l'a trahi.

SAINT-SIMON aussi avait été profondément frappé des besoins nouveaux qui travaillent depuis quelques siècles les sociétés. Il avait sympathisé avec les nombreux philosophes qui, comme M. Owen, ont proclamé la nécessité d'un retour à la vie *matérielle*, proscrite par le christianisme, et y ont aperçu la promesse d'un brillant avenir. Mais substituant une vue RELIGIEUSE à leurs vues purement *critiques*, SAINT-SIMON a su découvrir le *lien* qui rattache les progrès antérieurs à ce progrès nouveau; il a su trouver dans l'*antique précepte* d'AMOUR, qui présida aux initiations moïsiaques et chrétiennes, la source de l'initiation nouvelle réservée à la génération présente, et ainsi il a pu réclamer, au nom du christianisme même, la transformation religieuse qui doit faire succéder une NOUVELLE ÉGLISE vraiment universelle, à l'Église *catholique*, et aux innombrables sectes nées de sa caducité, caducité inévitable, puisque le dogme chrétien, incomplet de sa nature, devait tomber devant un progrès nouveau. Et voyez quelle puissance énorme cette vue religieuse donne à sa politique; car elle lui permet de démêler et de saisir au sein de la société actuelle tous les élémens qui doivent entrer dans l'édifice de l'avenir. C'est ainsi que les deux grandes institutions du moyen âge, hostiles l'une et l'autre, le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel, se transforment sous sa main en une harmonieuse unité à la fois, religieuse scientifique et industrielle; la guerre disparaît avec le privilége de la naissance et une association sainte venant rallier tous les élémens de bonheur pacifique que l'humanité prépare silencieuse-

ment depuis quelques siècles, les fait servir à l'amélioration constante du sort de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre.

Ecoutez en effet le discours que, par la bouche de Luther, SAINT-SIMON adresse au Pape (1); écoutez comment, après avoir *justifié*, au point de vue *providentiel*, le caractère que le christianisme eut *dans le passé*, il *proclame* le caractère nouveau qu'il doit assumer *dans* l'*avenir*.

» Vos devanciers ont successivement perfectionné la *théorie* du christianisme; ils ont suffisamment propagé cette théorie, les Européens en sont suffisamment imbus. C'est maintenant de l'*application* générale de cette doctrine qu'il faut vous occuper; le véritable christianisme doit rendre les hommes heureux, non-seulement dans le ciel, mais *sur la terre*...

» Il ne faut plus vous borner à prêcher aux fidèles de toutes les classes que les pauvres sont les enfans chéris de DIEU; il faut que vous *usiez* franchement et énergiquement de tous les pouvoirs et de tous les moyens acquis par l'église militante, pour améliorer promptement l'existence morale, intellectuelle et physique de la classe la plus nombreuse...

» Vous devez déclarer aux successeurs de César que le christianisme ne reconnaît plus le droit de commander aux hommes, droit fondé sur la conquête, c'est-à-dire sur la loi du plus fort...

» L'espèce humaine éprouve en ce moment une grande crise; trois nouvelles capacités se montrent; les beaux-arts reparaissent, les sciences physiques viennent se superposer à toutes les autres branches de nos connaissances, et les grandes combinaisons *industrielles* tendent plus directement à l'amélioration du sort de la classe pauvre, qu'aucune des mesures prises jusqu'à ce jour par le pouvoir temporel ainsi que par le pouvoir spirituel. Ces trois capacités sont de l'ordre pacifique; il est par conséquent de votre intérêt, de l'intérêt du clergé, de se combiner avec elles. »

C'est ainsi que NOTRE MAÎTRE, tout en proclamant la déchéance irrévocable du vieux clergé, interprète maintenant stérile et mensonger de la LOI D'AMOUR, dont l'accomplissement lui fut autrefois confié, eût mission en même temps, par une REVELATION NOUVELLE, de rétablir parmi les hommes l'empire de cette LOI DIVINE, désormais plus puissante, plus salutaire que jamais. Et nous qui travaillons aujourd'hui à réaliser le plus rapidement possible la parole qu'il fit retentir, il y a six ans, avec tant de courage et de solennité, nous nous adressons aux hommes qui cherchent avec ardeur et persévérance un remède aux souffrances actuelles, à ceux plus particulièrement qui, comme M. Owen, ont fait preuve, dans cette noble mais laborieuse tentative, d'un dévouement si infatigable et d'une si prodigieuse activité, et nous leur disons :

Si vous voulez une religion fondée sur les faits, embrassez la religion du *progrès;* car tous les faits sont résumés par la conception du progrès; non-seulement les faits que la *tradition* nous raconte, mais encore ceux que la *prophétie* nous annonce; par elle, nous sommes remplis d'*admiration* pour le passé, d'*espérance* pour l'avenir.

Si vous croyez que le premier devoir de tout homme est d'employer tout ce qu'il a de puissance à multiplier les causes de *bien-être*, à réduire les causes de *malaise* pour ses semblables, venez travailler avec nous au développement progressif des beaux-arts, de l'industrie et des sciences; car tout le bonheur de l'humanité consiste dans leur perfection, et son malheur dans leur imperfection.

Si vous voulez améliorer la *production* de tous les biens, faites avec nous que les instrumens de travail soient remis entre les mains des plus capables; que pour cela le *fonds* de propriété devienne *social*, et que les pères de la famille distribuent A CHACUN SUIVANT SA CAPACITÉ.

Si vous voulez améliorer la *répartition* de tous les produits, faites que la part de chacun soit proportionnelle à son travail; pour cela faites encore que le *revenu* de la propriété devienne *social*, et que les pères de la famille rétribuent CHACUN SUIVANT SES ŒUVRES.

Si vous pensez que le lien d'AMOUR et de CONFIANCE, dont vous voulez unir tous les hommes, ne pourra jamais se former sous l'empire des institutions sociales actuelles, n'allez pas fuir au sein des déserts, entraîné par l'espoir chimérique d'y faire surgir un nouveau monde; mais à la face des classes qui vivent de l'exploitation des abus, armez-vous d'une sainte audace, et vous joignant au chœur de tous les législateurs religieux, de tous les émancipateurs de l'humanité, qui revivent aujourd'hui glorieux en SAINT-SIMON, écriez-vous d'une voix pleine d'autorité : *Tous les priviléges de la naissance, sans exception, seront abolis :* PLUS D'HÉRÉDITÉ.

Si vous voulez *faire disparaître de dessus la terre l'antagonisme et la concurrence*, soit dans les beaux-arts, soit dans la science, soit dans l'industrie, si vous voulez appeler l'humanité à une haute et permanente félicité; si vous voulez remplir les fils des hommes d'une *charité pure*, d'une *affection sincère* pour leurs semblables, appelez-les au sein d'une hiérarchie qui n'a d'autre sanction que l'*amour*, où le *supérieur* ne commande qu'à la condition d'*élever* incessamment à lui l'*inférieur*; où la *femme* est prêtresse et reine, et autour d'elle anime tout de ses inspirations pacifiques.

Et si enfin l'époque de cette grande régénération vous paraît arrivée, si déjà vous croyez voir les antiques dynasties prêtes à disparaître avec leurs trônes, englouties dans le flot des révolutions; si vous appelez de vos vœux une *sainte alliance* de tous les hommes généreux qui se coaliseront pour arrêter le débordement du torrent révolution-

(1) *Nouveau Christianisme*, p. 45.

naire, en lui creusant un lit vaste et profond, où il se plongera pour se transformer en un fleuve fécond et majestueux; si, pour accomplir cette tâche, vous demandez des hommes pleins de courage et surtout d'*amour* et d'*obéissance*, approchez-vous des fils de SAINT-SIMON, et voyez si, au sein de leur famille, qui grandit au milieu des obstacles, chaque jour plus unie, chaque jour plus aimante, où la tendresse des *Pères* accroît sans cesse le dévoûment des *Fils*, voyez si au sein de cette famille ne sont pas les hommes que vous cherchez.

Nous avons autrefois inséré dans le *Producteur* (1) deux lettres qui présentaient un exposé succinct du système de M. Owen et des principales tentatives faites jusqu'en 1825 pour le réaliser. Un disciple de M. Owen a bien voulu nous remettre la notice suivante, où l'on trouvera un historique des nouvelles tentatives faites, dans le même but depuis 1825 jusqu'au moment actuel.

En avril 1826, M. Owen commença ses expériences à New-Harmony, par l'établissement d'une société préparatoire, qu'il laissa sous la direction d'un comité, étant obligé de retourner en Europe pour visiter l'établissement de New-Lanark. Il s'embarqua pour cette destination en juillet 1825; sa seule démarche publique à Londres, dans le cours de cette année, fut la convocation d'une assemblée à l'école des ouvriers.

M. Owen arriva de nouveau à New-Harmony, en janvier 1826. Trois communautés furent formées sur ce territoire dès avant le 29 mars 1826. Elles étaient toutes constituées sur ces principes:

Egalité de droits sans acception de sexe ni de condition.

Egalité de devoirs, modifiée d'après la conformation intellectuelle et physique des individus.

Le 4 juillet 1826, M. Owen publia sa déclaration d'*indépendance intellectuelle*.

Dans le cours de ces deux voyages aux Etats-Unis, M. Owen convoqua des assemblées et fit des enseignemens dans les villes les plus importantes.

Dans un discours prononcé par M. Owen, immédiatement avant son second départ pour l'Europe, nous voyons qu'il y avait eu plusieurs variations dans le nombre et la constitution des communautés fondées par lui. A cette époque (mai 1827) il y avait à New-Harmony huit ou dix communautés indépendantes.

Arrivé en Europe en 1827, M. Owen publia un discours sur l'introduction des machines et la concurrence; à la même époque, il céda son intérêt dans l'établissement de New-Lanark. A son retour en Amérique, où il arriva dans les premiers jours de 1828, il trouva les communautés à peu près dissoutes, par le défaut d'organisation, et par d'autres raisons faciles à expliquer. Depuis lors il il n'y a plus eu de tentatives de location *par communautés* sur le territoire de New-harmony.

Dans l'automne de 1828, il visita de nouveau l'Europe, et fut consulté par les propriétaires de vastes territoires, dans les provinces de Cohahuela et du Texas, qui désiraient coloniser leurs possessions sur des principes approchant ceux de M. Owen. En conséquence il adressa un Mémoire à la république du Mexique, en demandant qu'on lui accordât la juridiction des provinces dans lesquelles il se proposait d'établir un gouvernement modèle, fondé sur les lois de la nature humaine. Dans le but d'accélérer cette mesure, M. Owen se rendit à Mexico à la fin de 1828. Le gouvernement mexicain lui offrit, au lieu du Texas, un district de cinquante lieues de largeur, s'étendant du golfe du Mexique à l'Océan Pacifique.

De là, M. Owen se rendit à Cincinnati (États-Unis), pour s'y rencontrer avec M. Campbell, ministre protestant, qui, relevant le défi porté par M. Owen aux ministres de toute religion et de toute secte, lui avait donné rendez-vous dans cette ville, afin d'y discuter la vérité de la religion chrétienne.

La conférence eut lieu à la maison commune de Cincinnati, le 12 avril 1829, et les sept jours suivans. L'histoire de cette controverse fut publiée aux États-Unis; une copie en fut apportée à Londres, et publiée en partie dans les journaux.

Ce fut pendant ce voyage que M. Owen écrivit son *Code politique*, tiré des lois de la nature humaine, d'après sa théorie. Cet ouvrage fut publié à Cincinnati, avec l'histoire de la controverse.

A la fin de l'année 1829, M. Owen retourna à Londres, et depuis lors, il a été occupé à préparer l'opinion publique, par la presse, par des réunions publiques, par des enseignemens.

En 1817, la première *société commerciale*, selon son système, fut fondée à Brighton, par un petit nombre d'ouvriers, qui mirent en commun un très-petit capital, et l'employèrent à trafiquer. Leur but final est d'acheter de la terre sur laquelle ils doivent s'établir pour travailler, jouir des produits de leur travail, et faire l'éducation d'eux-mêmes et de leurs enfans. Le nombre de ces sociétés s'élève à 500.

---

(1) Tome IV, 3 cahier et tome V, 1 cahier.